

SAVOIR COMMENCER

Il faut savoir finir un voyage. Tous comportent un point d'orgue ; qu'il serait judicieux de placer vers la fin, comme un aboutissement. Mais le voyage n'est pas prévisible ; ou alors il est organisé, étapes et sensations obligées. Cette configuration finale qui place Saint-Jacques au bout de semaines ou de mois de chemin ne compte pas pour peu dans le succès du Pèlerinage. Mais de Compostelle ne faut-il pas rentrer ? L'avion escamote cet aspect du voyage.

Maheux devait être cette acmé. À ma surprise il n'en fut rien. Le point culminant – de basculement – fut plus banalement altimétrique avec le mont Lozère, à mi-parcours ; la suite vue comme un final un peu ennuyeux, dont je n'attendais pas de révélations – en roue libre.

Pourtant lorsque cessent les attentes, on gagne en légèreté, comme dégagé de Dieu sait quelles

obligations : un autre voyage commence, les bonnes surprises sont de surcroît. Il me reste une huitaine d'étapes jusqu'au Puy. Je me sens moins voyageur, à peine randonneur, presque vacancier, et c'est agréable.

Un vacancier distrait : je rate l'entrée du Stevenson et me retrouve sur le GR 7 – le partage des eaux. Va pour le 7 qui m'amène à Belvezet où passe la ligne Montpellier/Mende *via* Nîmes, Alès, La Bastide. À l'écart du village, la gare, bazardée par l'administration des domaines, est aujourd'hui à usage d'habitation. Le nouveau maître des lieux a bêtement orienté ses pénates vers la façade sur route – au nord qui plus est – et, froidement oublieux de ce que fut le bâtiment, tourne le dos à la voie.

Les solennels accès au quai à cintre surbaissé :

VOYAGEURS SERVICE

... appareillés – d'apparat – en pierre de taille, sont en partie murés et dotés de fenêtres sous-dimensionnées. Je n'imagine pas qu'un permis de construire ait pu être accordé pour cette modification ; le gougnafier a dû s'exonérer d'une déclaration de travaux. La ferroviaire façade en est rabougrie d'autant. On a laissé en place la grosse horloge murale, ses aiguilles encalminées et son cadran voilé de crasse et d'humidité. Pas un géranium.

S'asseoir dans la salle d'attente, même brièvement,

appartient au cérémonial du voyage en train : les compagnies s'entendent à valoriser ces instants par des plafonds de quatre mètres de haut. Cette antichambre devenue débarras, salon ou buanderie, un auvent de planches fermé sur trois côtés, abrite désormais les voyageurs : il est planté au bout d'un quai raboteux et ajoute une touche de Far West à un paysage déjà aride.

Un panneau en deux langues, occitan et français, dit la localité, *Belveset – Belvezet*, et les deux directions : ← *cap a Mende – cap a La Bastida* → ; à quand l'indépendance !

Arrivant de Mende, le 9 h 26 s'annonce, cornant à tout va trois kilomètres à l'avance : il « dévale » la raide pente, au moins 5 %, du causse de Montbel. En vérité l'autorail la descend presque au pas de crainte de s'emballer. J'imagine le machiniste debout sur les freins – qu'un maladroit s'aventure sur la voie, il l'emboutira ! Il semble n'avoir pas trop de cinq cents mètres de replat pour perdre ce peu de vitesse.

Arrivée du train en gare de Belvezet.

Un seul voyageur en descend, botté et chapeauté d'un large feutre – un *Stetson* !

Le Far West, vous dis-je !

Le chemin monte à travers la forêt de Mercoire, et, sur la crête à 1500 mètres d'altitude, se jette sur une piste provisoire d'une douzaine de mètres de

large réservée au passage des convois exceptionnels : on érige un parc éolien. Elle trace tout droit, avançant creux et buttes. Une autoroute ne va pas autrement et la piste a cette ample perfection, cette décision romaine sauf qu'ici elle court en pleine forêt, son concassé rudimentaire léchant les arbres à ses rives : elle ne sera sans doute pas goudronnée et la reprise forestière est envisageable.

Mais plus que ses dimensions ou sa volonté sans apprêt, c'est l'abondante signalétique qui décontenance : toute cette tôle émaillée effare, les chiffres même des limitations de vitesse semblent incongrus – cunéiformes. Veut-on sur-affirmer l'emprise routière, même provisoire, sur la nature ? Ou s'agit-il d'une allégeance formelle au code de la route pour désarmer par avance d'éventuelles procédures ? Comme si les chauffeurs de bahuts à douze essieux allaient jouer les Ayrton Senna !

On dénie toute faculté d'appréciation à des hommes de métier de la même façon que les États, tour à tour maternants et coercitifs, infantilisent un citoyen devenu ayant droit, usager, justiciable, assuré, assisté, retraité...

Des millions d'opérateurs vaquent à la production de règlements aussitôt caducs de par leur profusion même, à leur mise en œuvre et leur observation : petites mains de la signalisation et leurs innombrables contremaîtres bien sûr, mais aussi juristes, élus, assureurs paranoïaques, commis aux écritures, censeurs, vigiles... Un argot

lucide désignait ces gens autrefois, les moquait, contenait leur sourd envahissement : pisse-copie, ronds-de-cuir, larbins, satrapes, argousins et nervis... Face aux tanks d'une novlangue qui ose tout, ces mots succombent sous le nombre, se vident de leur saveur, tombent en désuétude, tout comme les dissidents disparaissent des photos retouchées des politburos, et c'est apparemment en vain qu'Ivan Illich, Balzac, Orwell, Adam Smith, Kafka, David Graeber et bien d'autres rompent des lances avec cette médiocrité.

Ces *Employés* et leurs *Bullshit jobs* n'apportent rien à *La Richesse des nations* et doivent à cette bureaucratie courtelinesque un pain facilement gagné : ils le savent bien, d'où leur zèle – des parasites : ce fut une situation qui requérait du talent à Rome. Aujourd'hui leur seule obligation est la docilité, voire la servilité, dont ils font une qualité quand ils n'en tirent pas gloire ; ou qu'ils se cachent derrière une bonne conscience fessue et des revendications continuelles. Comme Reilhan junior *embusqué* loin de Maheux, ils sont du côté du manche et voudraient bien l'oublier.

Là est l'armée de réserve de l'État – souvent devenu son otage : Carthage le fut un temps de ses propres mercenaires.

Je marche un moment sur cette voie Appienne insolite, éblouissante sous le soleil à son zénith,

puis, pour mettre un terme à ces fastidieuses pensées, oblique sous le couvert à la recherche de la source de celui qui pouvait être le plus grand fleuve de France (c'est en tout cas son cours que choisissent les saumons remontants parvenus à son confluent avec la Loire).

En raison d'une feuillée abondante et tard tombée – occultante –, le sous-bois est très propre, sans lierre ni ronces, ni la moindre herbasse, comme souvent dans les vieilles hêtraies – les *fages* comme on dit par ici.

Sans que rien ne le signale, dépourvu du moindre écrin rocheux, du moindre fossé – d'un berceau –, l'Allier sourd au ras du sol et alimente une flaque grande comme la main, tel un objet perdu au milieu de cette moquette de feuilles.

Son filet est si ténu que je m'attends, au terme d'une courte sieste, à ce qu'il ait cessé de couler... Pas du tout! Ce débutant vit sa vie et semble très bien savoir où il va.

Le remplissage de ma gourde assèche le débit de l'Allier pendant une grande minute.

ALLIER JUNIOR

Puis le ru s'encaisse. Son cours grossi s'encombre de ronces et d'arbres tombés. Ce sont quelques heures laborieuses jusqu'au val (d'Allier) où il prend le tour d'une bruissante et miroitante rivière large de quelques brasses et haute d'une cheville. Il faut attendre l'apport d'une ribambelle de ruisseaux pour qu'il devienne praticable en kayak – aux risques et périls de l'intrépide : forcissant, l'adolescent a aussi gagné en brutalité. J'en fis l'expérience quelques années plus tôt embarquant toute la flotte possible et perdant à vau-l'eau une partie de notre matériel de camping, au point que mon fils André, autre ado, me pria sagement mais fermement de le reconduire à la gare la plus proche.

Pour l'heure son cours est aimable et ses abords dégagés, peuplés de quelques vaches. S'y trouvent deux ou trois moulins très bucoliques, même si de rudes versants les serrent de près.

C'est un parcours agréable qui shunte plusieurs boucles du chemin Stevenson, assez peu emprunté jusque-là, que je retrouve à Luc.

Comment peut-on avoir envie de visiter Luc, voilà plus que mon esprit inventif ne sait imaginer. Le persifleur (et calviniste) Écossais poursuit... qui n'offre aux regards ni beauté ni le moindre trait notable, sinon l'antique château qui le surplombe avec ses cinquante quintaux de Madone tout battant neuf...

La colossale statue de fonte vient d'être installée et doit être consacrée dans les jours qui suivent.

Le Cheylard ne trouve pas davantage grâce à ses yeux... *sans rues définies... une suite de placettes où s'entassent bûches et fagots...* Depuis, Le Cheylard s'est gentrifié et c'est justement le relatif éparpillement de son bâti qui en assure le charme et, semble-t-il, le succès; une gageure dans le revêche Gévaudan. Mais je souscris malgré tout au doute fondamental de Stevenson – *Qu'est-ce que tu allais voir là?* –, pourtant peu sujet à ce scepticisme jusqu'à présent mais sachant bien la vacuité toujours en embuscade.

L'auteur veut *sentir sous ses pieds le granit terrestre et les silex épars avec leurs coupants* – la nature consolatrice et mortifiante! Il s'impose une loi plus dure que celle qui lui est faite par la belle Fanny Osbourne. Dont il n'est pas question de tout le livre, hormis une brève et vague allusion le premier

jour en début d'après-midi où Stevenson se dit « attristé par tout ce que lui rappelle le sexe de son âne » : la rétive Modestine serait un avatar de la belle ? Puis plus rien jusqu'à l'avant-dernière étape où la chanson d'amour fredonnée par une femme invisible lui met le cœur au bord des lèvres, oh !, dans des termes dont la contention laisse trop voir que bien des pages de son carnet ne furent que des *protestations pour F.*, comme il l'écrira à son cousin quelques mois plus tard. D'où ce vibrant *Vivre à la belle étoile avec la femme qu'on aime est de toutes les vies la plus totale et la plus libre*. Qui contraste avec son précédent, *Pour jouir vraiment d'une promenade à pied, il faut aller seul*.

Bref ! Malgré le parti pris patent de distance, de bonheur et de bienveillance, son pas s'en ressent.

Dans ses *Confessions*, Rousseau dit plus allègrement ce *plaisir d'aller*. Il déplorera plus tard que *les devoirs, les affaires, un bagage à porter* l'obligent à une voiture et ne lui laissent plus que celui d'arriver.

L'Allier m'a accompagné deux jours. Je le laisse à Luc. Je le retrouverai à Langogne, où il sépare Gévaudan et Velay, et le quitterai définitivement.

LANGOGNE

J'entre à Langogne par l'interminable avenue du Gévaudan, tous volets et portes clos. Fermés aussi les commerces, les uns derrière les autres, sauf un entrepreneur de pompes funèbres. Et, tout à côté, un installateur de panneaux photovoltaïques – comme un miracle à venir. Entre les deux, la bourgade semble au milieu du gué : artisanale plus qu'industrielle, activité agricole réduite à peu de monde, le tourisme deux mois de l'année. Quand le bâtiment va, tout va ! Oui, mais le mot est là pour dire que souvent il ne va guère. Reste la prébende du barrage de Naussac et les transferts sociaux des caisses de retraite. L'Ehpad local, quatre-vingt-sept lits, est un des plus sûrs pourvoyeurs d'emploi.

Pourtant Langogne fut bienheureuse, si j'en juge par sa grande halle ; et bon enfant, par quelque chose d'alanguï dans son étalement. Vestige de l'ancien paradigme, cette enseigne :

Matériaux de construction, vins, charbon

... suivie d'un numéro de téléphone à six chiffres. Je ne vois pas de contradiction ou d'incongru dans cet intitulé. Il n'est apparemment plus reconductible, tant pis.

En traversant l'Allier à la sortie de Langogne, je quitterai le Gévaudan sauvage, montagnueux, inculte (Stevenson), tenant encore aux Cévennes par cette apparence, pour l'auvergnate et chuintante Haute-Loire; des contrées si différentes que la rivière n'est pas de trop pour matérialiser leur démarcation : barrières et guérites aux extrémités du pont n'étonneraient pas.

Juste avant ce pont, à gauche, se trouve une sculpture tout hérissée de ferrailles issues de machines agricoles, de mécanique auto ou d'anciens outils, rapportées les unes aux autres par soudure à l'arc dans le style très copié initié par César en 1952 (qui, lassitude ou exaspération, compressera tout à la fin de la décennie) : c'est la bête du Gévaudan qui dévora tant et tant d'enfants – il ne faut pas voir là de perversité particulière, les troupeaux étant alors gardés par les petits.

On trouve une bonne demi-douzaine de ses représentations dans la région. Celle d'Auvers est en bronze, elle met en scène une fillette,

robe et nattes virevoltantes, qui du bout d'une lance – celle de saint Michel? – fait pièce à une bête trois fois plus grosse qu'elle : le combat du Bien contre le Mal. En plats d'acier soudés, le monstre de Marvejols se veut figuratif, mais bas sur des pattes largement campées, il figure davantage un crocodile ; même son rictus est saurien. De là au dragon, il n'y a qu'un pas ; qui nous ramène à saint Michel.

Si on doit n'en voir qu'une, préférer celle de Saugues, au bord de la départementale 589 en arrivant du Puy. Postée sur une hauteur à trois kilomètres du bourg, inaccessible et conquérante, elle considère froidement la cité chétive et tassée. Curieusement sobre dans sa bestiale expression, sa cruauté de saison, la bête règne (douze lieues entre les localités susdites – un duché). Son effigie est colossale (trois mètres de haut sur six de long), ce relatif gigantisme approprié pour une fois : trop souvent il supplée au manque d'imagination et veut en mettre plein la vue. Le parti pris rustique de la sculpture m'évoque les naïfs chapiteaux des églises de la Bourgogne romane. Malgré les libertés prises, l'interprétation est sans ambiguïté et ne doit rien à des styles ou des imageries existantes.

Et dans une région de forêts, le bois s'imposait.